

**La niña santa**  
**D'un charme ambigu**  
*La fille sainte* — Argentine 2004, 106 minutes

Francine Laurendeau

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2005). Review of [La niña santa : d'un charme ambigu / *La fille sainte* — Argentine 2004, 106 minutes]. *Séquences*, (239), 43–43.

## LA NIÑA SANTA D'un charme ambigu

Francine Laurendeau

Devant un petit groupe d'adolescentes, une jeune femme chante a cappella un cantique en forme de prière. Émue, elle s'essuie discrètement les yeux. On comprendra peu à peu que c'est une professeure de religion. Avec ses élèves, elle discute régulièrement de la grande question : comment savoir ce que Dieu attend de nous. Quel est notre rôle dans le plan divin ? Comment reconnaître l'appel de Dieu ? Parmi ces jeunes filles, deux grandes amies que nous allons suivre : Amalia et José. Les parents d'Amalia sont divorcés et elle vit avec Helena, sa mère, dans un hôtel qui appartient à la famille. Et où se réunissent en congrès, cette semaine-là, des O.R.L. Dans la rue, un joueur de thérémine provoque un attroupement. Amalia fait partie des auditeurs. Derrière elle, un homme s'approche jusqu'à presser son sexe contre les fesses de la jeune fille. Elle tourne la tête. Découvert, l'homme s'enfuit.

**Sobre et retenue, la mise en scène obéit au même principe. Mais elle est d'une grande précision, comme ce plan où Jano vient se coller contre Amalia.**

Amalia le reconnaîtra plus tard à l'hôtel : c'est le docteur Jano, médecin provincial très sérieux, qui fait partie du congrès et qui doit prononcer une conférence sur les acouphènes. Il remarque que Helena semble avoir un problème d'oreille et la conversation s'engage. L'intérêt de Jano pour Helena n'est manifestement que professionnel. Mais l'homme plait beaucoup à Helena, en manque d'amoureux. Le geste de Jano a bouleversé Amalia qui sent s'éveiller en elle un prodigieux appétit sexuel. Elle cherche à le revoir. Il la fuit, honteux mais prudent : après tout, il a une femme et des enfants. La jeune fille se persuade bientôt que l'incident est un signe de Dieu qui l'a choisie pour convertir cet homme. Elle s'en ouvre à José qui, horrifiée, raconte l'histoire à ses parents. Indignés à leur tour, ceux-ci décident aussitôt d'aller dénoncer ce dangereux pédophile. La carrière et la vie de Jano vont très sûrement être brisées, tandis que Helena rêve innocemment à l'amour et que les deux amies nagent dans la piscine de l'hôtel. Le film se termine avant le drame qu'il laisse présager et ce dénouement — ambigu puisqu'il ne dénoue rien — n'en est que plus inquiétant.

Ce deuxième long métrage de Lucrecia Martel (après *La Ciénaga*, 2001), qui possède un charme envoûtant, se double d'une sourde angoisse. On est charmé dès le premier plan par cette figure et cette voix angéliques. Mais quand la caméra se tourne vers les filles qui écoutent, narquoises, on pressent l'ironie du titre. Ironie, mais pas dérision. La scénariste-réalisatrice dépeint un petit monde très croyant où surgissent çà et là des mots que l'on croyait oubliés, comme ces « stigmates » que José aimerait bien voir fleurir dans ses paumes. Et en même temps, les deux amies possèdent une

imagination déferlante, une curiosité agréablement perverse et une sexualité puissante qui, d'entrée de jeu, se lit sur leurs visages. Tout cela nous est suggéré plutôt qu'illustré. Les frôlements érotiques sont discrets et on se caresse sous les draps. Sobre et retenue, la mise en scène obéit au même principe. Mais elle est d'une grande précision, comme ce plan où Jano vient se coller contre Amalia. Oui, c'est discret, mais c'est clair : il ne saurait y avoir de malentendu.



Le charme d'une sourde angoisse

Les comédiens sont choisis avec une grande perspicacité. C'est ainsi que Maria Alché (Amalia) crève l'écran dès sa première apparition. Je n'ai pas assez parlé du personnage de Helena, mal dans sa peau de divorcée, interprété avec finesse par Mercedes Moran, belle et attachante, proche de ces superbes femmes au bord de la crise de nerfs qui peuplent le monde de Pedro Almodóvar (du reste ici l'un des producteurs exécutifs). Une autre caractéristique intéressante de ce film, c'est qu'il est parsemé d'événements et de lieux singuliers. Comme cet homme qui tombe tout nu du deuxième étage. Cette piscine déglinguée dont la moiteur chlorée nous étirent. Surtout, cet hôtel vétuste habité par les membres d'une même famille, cet hôtel a véritablement une âme. Et rien ne saurait mieux représenter ce climat insolite que le choix du thérémine, instrument bizarre que l'on entend à quelques reprises et dont le son est d'autant plus étrange qu'il semble produit à distance par des mouvements de mains qui ne touchent rien. C'est magique et mystérieux.

■ **LA FILLE SAINTE** — Argentine 2004, 106 minutes — **Réal.** : Lucrecia Martel — **Scén.** : Lucrecia Martel — **Images** : Felix Monti — **Mont.** : Santiago Ricci — **Dir. art.** : Graciela Oderigo — **Mus.** : Andres Gerszenzon — **Int.** : Mercedes Moran (Helena), Carlos Belloso (Dr Jano), Maria Alché (Amalia), Julieta Zylberberg (Joséfina), Alejandro Urapilleta (Freddy), Monica Villa (mère de Joséfina), Maria Lubos (Mirta) — **Prod.** : Lita Stantic — **Dist.** : Alliance.